Le travail et la paresse.

Numéro d'inventaire : 2008.00299
Type de document : image imprimée
Éditeur : Pellerin (Epinal)
Imprimeur : Pellerin
Période de création : 4e quart 19e siècle
Date de création : 1890 (vers)
Inscriptions :
• numéro : n° 1137
Description : Planche de 20 images (59 x 55) en couleurs avec légendes. Planche ayant été pliée en quatre.
Mesures : hauteur : 400 mm ; largeur : 295 mm
Notes : Histoire de Paul, fils de banquier, enfant gâté qui refuse de travailler et d'Ernest, issu d'un milieu humble , qui déploie de grands efforts pour s'en sortir. Paul finit dans la misère tandis qu'Ernest est récompensé pour son travail et devient un savant considéré. Au dos, publicité pour "Au Gagne-Petit. 22, Rue du Pont-Neuf, 22. Alençon. Les Fils de P. Romet. Spécialité de Confections pour Hommes, Dames et Enfants."
Mots-clés : Images d'Epinal
Les mythes de l'enfance, l'enfant roi, l'enfant canaille, l'enfant prodige, etc.
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 2
Mention d'illustration
ill. en coul.

IMAGERIE PELLERIN

LE TRAVAIL ET LA PARESSE

IMAGERIE D'ÉPINAL, Nº 1137

Paul était le fils d'un riche banquier, il ne dormait que dans un lit garni de dentelles et une bonne était toujours à son service.

Ses parents le gâtaient fort, et, comme il était fils unique, ils prévenaient ses moindres caprices : chevaux de bois, bergeries, petits canons, aucun jouet ne lui était refusé.

Mais il était méchant et colère ; il brisait souvent ses chevaux, éparpillait ses soldats, mettait en pièces ses polichinelles.

Il lui arrivait même de battre sa bonne, de donner des coups de pied au vieux chien de sa grand'mère, de frapper la perruche sur son perchoir.

La bonne n'osait rien dire, le chien s'en allait en hurlant, la perruche battait piteusement des ailes, et Paul riait de tout cela.

En face de l'hôtel de Paul, un pauvre cordonnier travaillait dans son échoppe et gagnait tout juste de quoi se nourrir, lui sa femme et son petit Ernest.

Car les braves gens avaient un fils qui était joli comme un petit ange, et qui annonçait déjà les plus heureuses dispositions.

Son père ne pouvait lui acheter des jouets, mais on lui avait donné un alphabet ; à cinq ans il connaissait déjà toutes ses lettres.

Parfois il rencontrait Paul tout chargé de joujoux et lui jetait des regards d'envie.

Paul avait un chapeau noir, une badine, et se mettait dans l'œil un morceau de verre comme il l'avait vu faire à son grand cousin.

Le petit Ernest avait un paletot de bure en hiver, une blouse en été, aidait son père de toutes ses forces et était l'orgueil de sa mère.

Paul fut mis au collège ; Ernest aussi, car son père, ancien militaire, avait obtenu une bourse pour son fils : Paul faisait des Cocottes, Ernest travaillait sans relâche.

Ernest, tous les dimanches et tous les jeudis, allait à la promenade avec ceux de ses camarades qui étaient studieux comme lui.

Paul qui n'avait pas fait ses devoirs restait en retenue sous la surveillance d'un maître sévère qui lui faisait copier ses leçons.

A la distribution des prix, Ernest pliait sous le poids des livres et des couronnes.

Paul restait tout honteux sur son banc, car on n'appelait jamais son nom pour le récompenser.

Les parents d'Ernest étaient heureux : sa mère ne pouvait se lasser de l'embrasser et son père pleurait de joie.

Les parents de Paul, au contraire, s'en allèrent remplis de honte ; sa mère n'osait l'embrasser, son père ne le regardait pas.

Un revers de fortune ruina complètement les parents de Paul ; il mourut misérablement à l'hôpital, son ignorance l'ayant empêché de se livrer à aucun travail.

Ernest devint un savant et fut constamment entouré de la considération et de l'estime de tous.